

UNIVERSITE DE BORDEAUX

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1937-1938 - N° 286

LA SYMPATHIE DE BERGSON

RETROUVÉE DANS LA

PSYCHANALYSE

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Mention MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le samedi 5 Mars 1938

PAR

Moszek Sender RUBIN

Né à Opoczno (Pologne), le 14 Juin 1911

Examinateurs de la Thèse	{	MM. PERRENS, professeur.....	Président.
		MAURIAC, professeur.....	Juges
		PIÉCHAUD, agrégé.....	
		DELMAS-MARSALET, agrégé...	

BORDEAUX

IMPRIMERIE E. DROUILLARD

PLACE DE LA VICTOIRE, 3

1938



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITE DE BORDEAUX
FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1937-1938 - N° 286

LA SYMPATHIE DE BERGSON

RETROUVÉE DANS LA

PSYCHANALYSE

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ
Mention MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le samedi 5 Mars 1938

PAR

Moszek Sender RUBIN

Né à Opoczno (Pologne), le 14 Juin 1911

Examineurs de la Thèse	{	MM. PERRENS, professeur.....	<i>Président.</i>
		MAURIAC, professeur.....	<i>Juges.</i>
		PIÉCHAUD, agrégé.....	
		DELMAS-MARSALET, agrégé...	

BORDEAUX
IMPRIMERIE E. DROUILLARD
PLACE DE LA VICTOIRE, 3

1938

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

DOYEN : M. MAURIAC. — ASSESSEUR : M. LABAT
DOYEN HONORAIRE : M. C. SIGALAS

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, RIVIÈRE, BARTHE, DENIGÈS, BEILLE, CASSAËT,
 CHAVANNAZ, PACHON, C. SIGALAS, SABRAZÈS, BÉGOUIN, DUPOUY.

PROFESSEURS :

MM.		MM.	
Clinique médicale	MAURIAC	Physiologie.....	FABRE
Clinique chirurgicale et gynécologique...	DUPÉRIÉ	Clinique ophtalmologique ..	TEULIÈRES
Clinique chirurgicale	GUYOT	Clinique chirurgicale infan- tile et orthopédie	ROCHER
Pathologie et thérapeutique générales ..	PAPIN	Clinique médicale des mala- dies des enfants	CRUCHET
Clinique d'accouchements..	CARLES	Chimie biologique et médicale	MACHEBŒUF
Anatomie pathologique et microscopie clinique	ANDÉRODIAS	Physique médicale et pharmaceutique ...	WANGERMEZ
Anatomie	DAMADE	Médecine coloniale et Clini- que des maladies exotiques	BONNIN
Anatomie générale et histologie	VILLEMIN	Clinique des maladies cuta- nées et syphilitiques.....	PETGES
Hygiène	G. DUBREUIL	Clinique des maladies des voies urinaires	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie	LEURET	Clinique des maladies nerveuses et mentales	ABADIE
Electroradiologie et clinique d'électricité médicale	LANDE	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN
Chimie	RÉCHOU	Toxicologie et hygiène appliquée	LABAT
Botanique et matière médicale	CHELLE	Hydrologie thérapeutique et Climatologie	CREYX
Pharmacie	GOLSE	Clinique odonto-stomatologique.....	DUBECQ
Zoologie et parasitologie	VITTE		
Médecine expérimentale	MANDOUL		
	AUBERTIN		

MM. LACOSTE (Histologie), PERY (Obstétrique), PERRENS (Maladies mentales),
 R. SIGALAS (Parasitologie et sciences naturelles), JEANNENEY (Chirurgie générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.		MM.	
Anatomie.....	N... DUFOUR	Chirurgie générale	CHARRIER LOUBAT MASSÉ DARGET N...
Physiologie.....	N...	Obstétrique	RIVIÈRE
	PIECHAUD	Ophthalmologie	BEAUVIEUX
	DELMAS-MARSALET	Oto-rhino-laryngologie	DESPONS
Médecine générale	DE GRAILLY FONTAN BROUSTET DERVILLEE N...	Dermatologie et syphiligraphie	JOULIA
		Physique médicale	N...
		Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	N...

R. UNIV.
 BIBLIOTHEEK
 LEIDEN

COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.		MM.	
Anatomie.....	J. BEAUVIEUX	Zoologie et parasitologie ...	R. SIGALAS
Physiologie	PETITEAU	Physique médicale et pharmaceutique.....	AURIAC
Médecine opératoire	JEANNENEY	Médecine légale	DERVILLÉE
Accouchements	RIVIÈRE	Urologie	DARGET
Pathologie médicale	DELMAS-MARSALET	Botanique	GIRARD
Ophtalmologie.....	CABANNES (en congé)	Bactériologie	MOUREAU
Puériculture	FAUGÈRE	Législation pharmaceutique	POPLAWSKI
Pharmacie galénique	MESNARD	Chimie minérale.....	CASTAGNOU
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.....			
			N.....

Le Secrétaire de la Faculté : ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

MOIM KOCHANYM RODZICOM
EMANUELOWI I ROZALJI RUBIN

W dowód miłości i respektu.

A TOUS MES AMIS

A MES MAITRES

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE REIMS

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

DE LA FACULTÉ ET DES HOPITAUX DE BORDEAUX.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ PIÉCHAUD

MÉDECIN DES HÔPITAUX

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

CROIX DE GUERRE

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Hommage respectueux.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ DELMAS-MARSALET

MÉDECIN DES HÔPITAUX

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

CROIX DE GUERRE

OFFICIER D'ACADÉMIE

En témoignage de reconnaissance pour son
enseignement méthodique et raisonné.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR PIERRE MAURIAC

DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE
DE BORDEAUX

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE

CORRESPONDANT NATIONAL DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

CROIX DE GUERRE

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de
notre respectueuse gratitude.

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR CH. PERRENS

MÉDECIN CHEF DE LA MAISON DE SANTÉ CHATEAU-PICON

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

CROIX DE GUERRE

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

En reconnaissance pour ses leçons dans
lesquelles il a su être, à la fois, savant
et artiste et, ainsi, nous faire profiter de
son intéressant enseignement de psychia-
trie *sur le vif*.

Qu'il veuille bien trouver ici la preuve de
notre respectueux attachement.

AVANT-PROPOS

Les intuitionnistes considèrent leur système comme une méthode privilégiée de philosopher, et par rapport à la science ils l'appellent « supra-scientifique ».

La Psychanalyse, elle, est à peine une science, ayant ceci de singulier d'avoir été considérée au début comme une nouvelle psychose... C'est dire qu'elle était plus près d'entrer en psychiatrie dans le chapitre des maladies que dans le chapitre de la thérapeutique. Ce qui n'est pas particulièrement privilégié.

Chercher à rapprocher ces deux doctrines semble être quelque peu un travail hasardeux; d'autant plus que la substance délicate dont elles sont faites est en conflit avec notre compétence. Nous marchons donc sur un terrain incertain avec l'appréhension que notre ignorance ne vienne s'extérioriser à l'occasion de cette séance inaugurale — moment pour le moins inopportun.

Notre thèse a demandé un effort double en comparaison avec d'autres sujets traités. Car si le travail habituel d'une thèse consiste dans une composition sur des connaissances devenues familières à la fin de vingt inscriptions, notre thèse, elle, a nécessité, outre ce travail de rédaction, une documentation dans un domaine ne découlant pas de la médecine. Nous avons facilement surmonté cette difficulté soutenu par le désir de mériter la confiance que nous accorda Monsieur le Professeur Perrens en ratifiant le choix de notre sujet, après avoir perdu son temps précieux en conversations, très instructives pour nous, sur des thèmes que tout d'abord nous avons visés de traiter, tels que les

réflexes conditionnels, l'hynoptisme, l'idéoplastie chez les fakirs.

Nous sommes particulièrement content qu'à notre travail inaugural soit lié le nom de Monsieur le Professeur Perrens qui est, nous nous excusons de le dire si directement, la personnification de cette proverbiale amabilité française. Et s'il faut en croire les écrivains de ce pays déplorant que cette vertu d'autrefois soit en train de disparaître, notre fierté ne peut qu'être plus grande d'avoir à remercier une Personne dont une des qualités devient chose rare.

Disons aussi notre satisfaction d'avoir eu, personnellement, souvent l'occasion de goûter le grand savoir de notre Président de thèse, ce qui n'est pas donné — hélas ! — à tous nos camarades, faute de stage psychiatrique.

Nous apprécions hautement la présence parmi nos Juges de Monsieur le Doyen et Professeur Mauriac, connu tant au point de vue de son activité médicale que de son œuvre littéraire se plaçant « aux confins de la médecine » ; œuvre si abondamment pourvue des éléments bergsoniens.

François Mauriac interpellé sur les influences que subit la pensée contemporaine a répondu : « Mais, c'est comme si on interrogeait le poisson sur les courants de l'Océan ». Nous sommes certainement moins qualifiés pour parler plus longuement des ouvrages profonds de notre Doyen, que le grand Académicien ne l'est pour parler de telle ou telle tendance dans la pensée actuelle. Contentons-nous simplement de dire que la haute tenue littéraire de ses écrits nous inspire une admiration suffisante pour transformer en orgueil notre joie due à sa présence ici.

Nous ne saurions terminer cet avant-propos sans exprimer notre gratitude envers ce charmant pays de France, coin libre et lumineux au milieu d'une Europe maussade et triste.

LA SYMPATHIE DE BERGSON

RETROUVÉE DANS LA

PSYCHANALYSE

« Le médecin prescrit Aloès et
Patience; mais c'est le sucre de la
caresse qu'il faudrait à ce cœur
avide. »

(SAADI, *Jardin des roses*.)

CHAPITRE PREMIER

A CARACTÈRE D'INTRODUCTION

La conciliation de la Science et de la Philosophie

L'œuvre de Bergson est une invitation à la révision de nos connaissances scientifiques — insuffisantes et fausses. La psychologie affective de Freud est, elle, une réaction contre les conceptions anatomiques du psychisme de la Salpêtrière. Les doctrines de Bergson et de Freud étant l'objet de notre travail, la confrontation de la science et de la philosophie ne paraît pas être déplacée dans un chapitre en manière d'introduction.

La science, s'affairant autour de l'homme, a créé une œuvre grandiose par rapport à laquelle l'homme est devenu presque imperceptible. L'appareil technique dont elle dispose laisse entrevoir un nouveau progrès tel, que l'homme n'ayant pas grandi, risque de devenir réellement imperceptible, sinon inexistant. On ne connaît pas de science qui s'intéresse à l'homme même; pour le perfectionner; pour aplanir en partie la disproportion entre les choses continuel-

lement en évolution et lui, dont l'état reste stationnaire. Car la médecine ne regarde pas l'homme, s'occupant de maladies. L'eugénisme s'est transformé en racisme, qui n'est plus science mais politique — par conséquent stérile et destructif. Le sport doit augmenter notre rendement physique et on est presque à s'en demander la raison ? puisque la machine nous remplace physiquement et le *Mens sana in corpore sano* se trouve démenti dans la pratique.

Les acquisitions techniques contrastent étrangement avec le pauvre homme resté tel qu'il était « *in genesis* », malgré les promesses de la théorie transformiste des néo-lamarckiens. Il en est resté aux mouvements primitifs de pronation et de supination de ses bras, alors que la machine exécute des mouvements autrement compliqués, et avec quelle précision !

Il se passe un conflit entre l'homme et ce qui est l'émanation de son intelligence. Car l'édifice technique, déjà redoutable par sa taille, devient dangereux par son énergie — l'énergie étant une grandeur ambivalente, constructive et destructive. D'ailleurs, sans même faire appel à un déploiement aigu de son énergie, le produit technique gêne l'homme par sa seule présence ; par l'ambiance qu'il crée et qui ne convient pas à son tempérament ; par l'air conditionné qu'il lui impose, alors que l'on aime respirer tous les airs, sauf celui qui a été préparé par un dosage.

D'où vient cet état non désiré des choses ? Il vient de ce que nous employons nos aptitudes uniquement à l'étude de la matière qui nous entoure et de la matière dont nous sommes faits, sans nous occuper de ce qui est en nous de non-matériel. L'intelligence qui travaille sur la matière s'est hypertrophiée au dépens de l'impulsion que nous aurions à nous occuper de nous-mêmes, et le peu que nous consacrons à l'étude de notre structure spirituelle, c'est encore l'intelligence qui s'en charge et l'étudie à travers des catégories valables seulement pour la matière.

La pensée, l'affectivité, l'acte libre, sont autant de valeurs essentiellement non-matérielles, ne s'accommodant pas à la procédure appliquée habituellement par les savants. « Le savoir change de nature, dit Ed. Le Roy, en changeant sa direction de visée » (1). Or, dans sa nouvelle direction de visée, orientée en dedans de nous-mêmes, ce savoir qu'est la philosophie étudie l'objet dans son originalité spécifique. Le mot « originalité spécifique » exclut toute interposition des concepts, car un concept sert à comparer et à généraliser un caractère commun, alors que chaque idée, chaque moment de notre vie est chose nouvelle, jamais vécue, unique. Etant unique, un sentiment ne peut pas être comparé à un autre, ni mesuré, ni même analysé; car une analyse donne des éléments, tandis qu'un sentiment est tout un.

La science calquée sur la matière, habituée à mesurer et à se servir du jeu induction-déduction, lequel jeu implique la répétition de phénomènes, est incapable d'étudier l'esprit sans égarer ses recherches par une sorte de déformation professionnelle. L'homme étudié par la science ne pouvait que rester inconnu... ce qui fut un empêchement pour relever sa qualité en proportion de son œuvre, afin qu'il en soit le Maître et non l'esclave.

Un exemple curieux du progrès en biologie nous est donné par les travaux de Carrel à l'Institut Rockefeller. Ce grand savant entretient *in vitro* un rein, et fait fonctionner un cœur dans un bocal. On est en droit d'admettre que ce ne sont que des obstacles temporaires d'ordre technique qui retardent l'entretien dans une bouteille d'un homme complet. On aura donc un homme portatif en chair et en os — à côté du *robot* métallique — dont il ne restera plus qu'à procéder à la fabrication en série. C'est ainsi que, par un imprévu retour de choses, on arrivera à faire un homme mécanique ou mécanisé, alors qu'on connaît des moyens

(1) Edouard LE ROY : *La pensée intuitive*, Edit. Boivin, Paris, 1922.

plus simples et plus sûrs de s'en procurer un... authentique.

Tout comme, *mutatis mutandis*, l'art décoratif au théâtre, où une toile nous donne l'impression du relief, tandis qu'il serait plus facile de remplacer la toile par un objet à trois dimensions.



Les expériences suggestives de Carrel, de l'Ecole de Pavlov et autres, vont-elles de nouveau consacrer la montée de la doctrine empirique ? Va-t-il se reproduire ce qui s'est vu dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, où la physiologie était reine et la science la dépositaire des espérances de l'humanité ? A cette époque, euphorique et naïve, non seulement le monde était fasciné par le sphymographe de Marey, mais les savants eux-mêmes étaient débordés par l'idée de leur puissance. Quand Grasset prononçait le mot « mémoire polygonale », il croyait avoir tout dit ; et Broca, ayant localisé le centre de langage dans la zone qui porte son nom, se voyait déjà tenir les leviers de commande d'une rhétorique inventée.

Dans ces conditions la philosophie se trouvait sans objet, puisque c'est la science qui avait le monopole du savoir. L'omnipotence que s'est octroyée le matérialisme du XIX^e siècle paraît grandement exagérée d'une perspective d'un demi-siècle seulement ; cela s'explique par la splendeur que prennent les acquisitions scientifiques d'alors, en comparaison avec celles de temps plus anciens. Quand on pense qu'il fallait mille six cent vingt-huit ans — pour ne parler que du temps post-christérien — pour découvrir la circulation du sang, on comprend quel enthousiasme provoquaient les travaux, condensés dans l'espace de quelques dizaines d'années, de Claude Bernard, Helmholtz, Pasteur et autres. C'est la preuve que l'esprit se raffine à mesure qu'on avance vers les temps modernes ; et le qualificatif de « stupide », donné par Léon Daudet au temps, dont nous ne sommes séparés que par quarante années, paraît à peine

méchant. Seulement, on voudrait savoir par quel qualificatif sera désigné, à son tour, le siècle xx^e.

On est enclin à croire que cette dénomination sera plus indulgente, et cela à cause de la revalorisation de la philosophie par l'Ecole intuitionniste d'une part, et d'autre part, grâce à l'esprit critique des savants contemporains, éveillé sans doute lui aussi par la doctrine de Bergson.

La philosophie a cessé d'exister en face de l'essor scientifique au siècle précédent. Le philosophe, dont le produit de spéculation est évidemment moins démonstratif que l'invention du savant, regardait depuis tous les temps ce dernier avec une admiration condescendante. A travers l'histoire de l'évolution des doctrines philosophiques, il est caractéristique de remarquer que, chaque fois qu'une expérience probante fut faite, aussitôt une école philosophique naquit, pour commenter l'événement, sans oser le critiquer. C'est que les philosophes sont aussi impressionnés par la mécanique que le furent les malades par les « appareils magnétogènes » de Mesmer ou de Luys.

Après la découverte de Harvey du rôle de contractions cardiaques dans la circulation, Descartes s'est empressé de nous comparer dans son « Traité de l'homme » à une machine, où le système nerveux obéit aux lois de la physique. Puisque l'hydrodynamique jouait dans la circulation, il fallait bien que la mécanique fît fonctionner les nerfs.

John Locke a doté l'Angleterre du xvii^e siècle de toute une école de philosophie expérimentale, parce que son ami Boyle, le fondateur de l'analyse chimique, l'éblouit en maniant les éprouvettes avec une adresse de prestidigitateur et que lui, Locke, n'y comprenait rien.

Cela est tellement vrai pour le xix^e, que Hartmann, le représentant de la réaction néo-romantique contre le matérialisme, a succombé à l'exigence de l'heure, et a fait précéder sa « Philosophie de l'inconscient » de l'épigraphe que voici : « Résultats spéculatifs sur une méthode scientifique inductive », alors que le livre est une suite longue

comme un tænia de bavardages sur un inconscient mystérieux et ubiquitaire.

La science du xix^e siècle était d'autant plus prestigieuse, qu'elle s'autorisa de l'affirmation de Kant, que le *noumène* est un concept négatif et qu'il n'était même pas nécessaire de savoir ce qu'est « *Das Ding an sich* » (la chose en soi). En cela elle fut soutenue naturellement par Auguste Comte, qui a dit simplement que, les problèmes dont l'homme ne peut pas trouver la solution au moyen de la science, disparaîtront d'eux-mêmes. Cela ne rappelle-t-il pas un enfant, qui en fermant les yeux croit que les choses sont devenues invisibles ?

Mais, les problèmes n'ont guère disparu et la science s'est montrée moins puissante que ne l'avaient pensé les positivistes. D'abord, elle est incapable d'étudier l'homme autrement que par l'enregistrement des phénomènes qui é m a n e n t de lui, alors que l'essentiel reste d e d a n s . Ensuite, elle est incapable de s'étudier elle-même, d'apprécier ses découvertes, d'en définir la portée et d'en orienter le sens. Voilà quel est le rôle de la philosophie. En tant que savoir du savoir, la philosophie juge la science, lui fait comprendre ce qu'elle a appris, lui rappelle la valeur relative de ses postulats. Car la compréhension est une opération d'autre nature que le travail d'observation. « Philosopher consiste, dit Bergson, à intervertir la direction habituelle de la pensée. »

En dehors de ce rôle coordinateur, la philosophie devient aussi une science positive là où la pensée habituelle est inopérante ou faussement opérante. N'est-ce pas la *perception immédiate* seule capable de concevoir la durée, le mouvement et l'acte psychique ? trois données relatives à l'homme et que la science a négligées, à cause de leur caractère qualificatif et dynamique. La science, pour les étudier, commence par actualiser le passé (disparu pour ne plus revenir), par immobiliser le mouvement (qui ainsi cesse alors d'être mouvement) et par synthétiser un acte psychi-

que (qui est une multiplicité ne contenant pas la raison de l'unité) (1).

Ces trois éléments maladroitement utilisés par la science ont laissé l'homme méconnu dans sa personnalité qualitative, c'est-à-dire non mesurable, alors que chez lui ce qui ne se mesure pas paraît être plus important que ce qui se mesure.

Connu sur un côté et méconnu sur l'autre, l'homme s'est trouvé dans une station mal équilibrée, sujet à être renversé. Cette posture si facile à apercevoir par un simple regard était ignorée des savants qui, au lieu de regarder l'homme, consultaient son schéma dessiné et le tableau synoptique de ses fonctions physiologiques. C'est alors que la philosophie est venue leur suggérer cette idée, si naïve dans sa simplicité : regarder l'homme et non pas son corrélatif figuré. Ils ont accepté la suggestion et ils ont vu ce qu'ils ne pouvaient pas voir ayant l'œil trop enfoncé dans l'oculaire du microscope. Carrel, dont les travaux nous ont servi d'exemple du progrès à venir, ne parle-t-il pas un langage bergsonien quand il dit que la technique est née de l'ignorance de nous-mêmes ? (2). Voilà sur quoi sont désormais d'accord philosophes et savants, devenus conscients de leur savoir à sens unique. « Notre époque a vu un renouvellement et un approfondissement de la psychologie, un effort de traiter plus sincèrement et plus profondément les problèmes sentimentaux » a dit, dans un interview pour « Comœdia », André Maurois.

Collaboration de la science et de la philosophie; aspiration à une science intuitive et à une philosophie scientifique; amélioration de la qualité de l'homme et construction d'une technique faite à sa mesure : voilà ce que devra exprimer le mot choisi pour caractériser les tendances spirituelles de notre temps.

(1) Cf. Pierre JANET : *Névroses et Idées fixes*, Alcan, et DWELSHAUWERS : *L'Inconscient*, Flammarion, Paris, 1916.

(2) Alexis CARREL : *L'homme cet inconnu*, Edition Plon, Paris, 1935.

CHAPITRE II

La Psychologie conceptuelle et l'Intuition

Le rapprochement du bergsonisme et de la psychanalyse peut se faire sur un plan littéraire, en tant qu'une manifestation d'un nouveau romantisme, issu, cette fois-ci, de la science et de la philosophie, et n'entrant que secondairement dans la littérature (p. ex. Pirandello). Envisagé à un autre point de vue, les deux systèmes sont dans un antagonisme complet, et il n'est pas exagéré de dire que le mot « intuition » est l'antonyme même du mot « analyse », ce dernier étant compris dans le sens qu'il a dans la psychanalyse.

La psychanalyse est une thérapeutique dont l'action morale est probablement le facteur le plus important, et qui ne diffère des autres traitements de ce genre, que par l'inédit de son interprétation des mouvements psychiques. Pour appuyer cette interprétation, elle manipule des états mentaux avec une précision telle, qu'on ne l'a jamais rencontrée auparavant dans la psychologie. Jamais la psychologie ne s'était servie d'un ensemble de concepts aussi standards et confectionnés à l'avance. La psychanalyse est presque une mathématique appliquée à la psychiatrie, alors que l'intuitionnisme discrédite la mathématique dans son propre domaine !

Bergson démontre la nature qualificative des processus mentaux, et les erreurs qui découlent de leur étude quantitative, c'est-à-dire décomposition d'un acte psychique, reconstitution d'un sentiment, etc., choses courantes dans la

psychanalyse, qui est à ce point de vue un bon exemple de non-intuitionnisme.

La différence entre les deux doctrines prend un relief particulier, si l'on compare le normalo-centrisme de la psychopathologie de Freud à la conception de Blondel (1) (inspirée du bergsonisme), dans laquelle la conscience morbide nous apparaît, non pas comme une conscience normale déformée par la psychose, mais comme une conscience tout à fait nouvelle, ou comme dirait le Professeur Mauriac : une nouvelle personnalité psychique.

Cependant il est un élément commun aux deux systèmes. Un élément qui constitue l'essence de l'intuition en même temps que celui du transfert. Cet élément, décrit par Bergson, et que nous retrouvons dans la psychanalyse, est la sympathie. Notre dernier chapitre parlera de la sympathie dans le transfert, tandis qu'ici nous décrirons l'intuition sur une fresque composée de quelques aspects de la psychologie conceptuelle.

*
**

La psychologie en tant que science positive n'a pas donné des résultats que l'on puisse appeler de ce nom. Il était naturel d'en incriminer l'insuffisance de procédés scientifiques, qu'on s'est attaché à réduire (l'insuffisance et non les procédés). Pour que cela soit, on a édifié un dispositif technique perfectionné avec un cortège de termes nouveaux, ce qui a facilité le maniement de la matière psychique. Mais cela n'a pas facilité l'accès à la connaissance. Au contraire, cet accès devenait de plus en plus barré, puisque on l'a entouré d'une couche tellement épaisse de concepts abstraits. Ainsi, plus la science psychologique se perfectionnait, moins la psychologie était chose connue, plus on avançait la technique, en reculant du même coup la connaissance. Ce cercle vicieux était entretenu par l'idée que les concepts, étant les facteurs de progrès dans la

(1) Ch. BLONDEL : *La Conscience morbide*, Alcan, Paris, 1917.

science, le sont aussi dans la psychologie ; or en psychologie tout ce qui est concept a une action simplement négative : voilà un paradoxe sur lequel repose toute la philosophie de Bergson.

Le matérialisme et le spiritualisme, soit le grand problème de l'origine et de l'essence des choses, peut être réduit aux dimensions d'une petite question dont s'occupe la psychologie : c'est le parallélisme psycho-physiologique.

Les matérialistes, ne pouvant pas trouver le centre de l'acte psychique, l'ont situé sur toute l'étendue de l'écorce grise. Le psychisme devenait ainsi l'objet des études de l'histo-physiologie. Voyons sur l'exemple du reflexe galvano-psychique comment la physiologie s'y prend.

En voici le principe : on présente au sujet un mot (mot inducteur) auquel il doit répondre aussitôt par un mot (mot réaction), que lui a suggéré le mot inducteur. Pour cette opération on place le sujet dans un circuit galvanique, et on lit sur le galvanomètre la modification de l'intensité du courant provoquée par cette association d'idées. Le galvanomètre prend pour la circonstance le nom d'émotivomètre, et l'on évalue le travail cérébral en volts, bien entendu. Qu'un tel procédé rende des services à l'administration pour la sélection des *bright boys*, cela est hors conteste. Seulement, il n'est pas juste de dire que la psychotechnie soit une auscultation psychique. Le mot inducteur, certes, déclanche un travail psychique ; mais le galvanomètre ne mesure que son accompagnement physiologique (phénomènes glandulaires, vasculaires, etc.), ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Ce procédé nous indique, tout au plus, la quantité du travail cérébral. Mais, ce que nous voudrions savoir, c'est sa qualité !

L'association d'idées de Jung, qui consiste à noter les « troubles associatifs » (hésitation, émotion, lapsus) que provoque un mot inducteur en rapport avec un complexe affectif sous-jacent, a certainement plus de valeur que tout

ce réflexe galvanique. Seulement, ce dernier a l'avantage de donner aux savants l'illusion d'avoir utilisé une nouvelle propriété de l'électricité; celle-ci en rapport avec le psychisme ! Nous ne pensons pas plus en volts qu'en unités psychiques de certains auteurs. Heureusement que la vulgarisation scientifique n'est pas allée jusqu'à expliquer au public que nos pensées se font en volts et en watts, car ceux qui se savent ignorants des règles de l'électrostatique auraient pu être victimes — par autosuggestion — d'un réflexe inhibiteur dans leur petite fonction de penser.

Les spiritualistes, eux, se sont heurtés à deux difficultés de base : ils ne pouvaient pas prouver l'existence de l'esprit et, chose plus grave, ils ne pouvaient pas démontrer la non-existence de la matière. (Car, s'ils admettent son existence, l'esprit ne sera plus dans ce cas le principe unique des choses). Il est vrai qu'il appartient plutôt aux matérialistes de prouver cette existence; mais démontrer cela est moins commode que de l'accepter *à priori*, comme une vérité évidente. Or, si l'on admet *à priori* l'existence de la matière, tout est faussé, disent les spiritualistes, car l'esprit est au moins une chose à pouvoir être admise aussi *à priori* !

Cette plaisante dialectique se passait aux temps heureux, où l'on se battait pour savoir, si la matière est de l'esprit éteint, comme disait Schelling, ou si l'esprit est de la matière illuminée; si l'âme est une molécule douée d'intelligence, ou une intelligence sans molécule. Et la discussion n'est pas terminée, parce que tout philosophes qu'ils étaient, ils ne pouvaient pas démontrer — oh déshonneur ! — l'existence de la matière ! Ils avaient raison de se méfier du toucher et de la vue, après ce que nous a dit de nos sens Berkeley...

Le dualisme en question est irréductible à cause de la signification antonymique qu'attribue le dictionnaire aux mots matérialisme et spiritualisme. Bergson, dans « Matière et Mémoire », distingue le corps et l'âme; mais au lieu de les séparer, il démontre leur étroite union. Le souvenir

existe, mais il n'est pas emmagasiné dans le cerveau. La question « où est-il ? » ne se pose pas, car il y a des choses qui ont la propriété d'exister sans être quelque part. Le cerveau est le support du souvenir; il ne fait que le « réaliser », lui donner un corps. « La pensée a besoin du cerveau pour s'exprimer et non pour être ». Chercher la pensée dans le cerveau est une imprudence contre laquelle mettait déjà en garde Claude Bernard, dont la citation suivante, juste et précise, nous servira de réhabilitation de son siècle béat :

« il ne faut pas confondre les causes et les conditions; tout est là. La matière n'est jamais cause de rien; elle n'est que la condition, et cela aussi bien dans les phénomènes des corps bruts que dans ceux des corps vivants. Or le savant ne peut placer le déterminisme des phénomènes que dans leurs conditions qui jouent le rôle de causes prochaines. Les causes premières sont hors de sa portée et ne doivent jamais le préoccuper. C'est le déterminisme seul des phénomènes qui constitue son domaine. C'est là que se trouve tout le problème de la science expérimentale. »

Profitons de ce conseil sage du grand physiologiste pour écarter l'instrumentation de la psychologie et voyons comment Leibnitz, Kant, James et puis Bergson ont cherché ces « causes premières », par l'examen de la conscience.

L'analyse réflexive amène Leibnitz et Kant à attribuer à la pensée une fonction unificatrice d'une multiplicité de sensations, à la suite de quoi on a l'image complète. Cette synthèse (l'aperception de Kant) n'est pas saisie par la conscience, c'est-à-dire par le « Je pense ». La conscience ne peut avoir qu'une connaissance sensible, partant, une connaissance de phénomènes, tandis que la synthèse est un travail transcendantal à l'expérience. C'est à cette conclusion de Kant que s'étaient accrochées dès lors la psychologie et la métaphysique.

Mais une conclusion négative n'est pas pour satisfaire un esprit américain. William James, par sa méthode introspective — qui ne diffère d'ailleurs pas beaucoup de la réflexion

de Kant — nous présente dans ses « *Principles of Psychology* » (1) une dissection très complète de notre vie intérieure. Tandis que les autres penseurs se débattent infructueusement avec le « Je pense », qui imprime une note personnelle à la vérité objective qu'ils cherchent, James dédouble carrément la personne en « *Je* » et « *Moi* ». Le « *Je* » pense (c'est le « Je pense » de Kant) et cherche à pénétrer le « *Moi* », qu'est l'activité psychique (c'est l'aperception de Kant). Le « *Je* » est conscient et chaque fois qu'il pense il prend conscience d'un état du « *Moi* ». Le « *Moi* » est un agrégat de multiples états que le « *Je* » est capable de connaître objectivement. Le « *Je* » du psychologue doit chercher ces états de conscience, après quoi, par comparaison et critique, la psychologie arrivera à des résultats généraux. Mais, les « origines premières » ne sont pas une donnée de la conscience, dit James, laissant ainsi le problème au négativisme kantien. Ce qui est naturel, étant donné que l'introspection de James n'était qu'une autre variation de la réflexion, laquelle avait déjà donné tout ce qu'elle pouvait au grand esprit qu'était Kant.

James aurait pu construire une métaphysique positive, s'il avait soupçonné l'action néfaste de la pensée conceptuelle; en d'autres termes, s'il avait eu connaissance de l'œuvre de Bergson avant d'avoir écrit ses « *Principles* ». L'« *Evolution créatrice* » ayant apparu seize ans plus tard, James a eu juste le temps d'écrire que « tout pâlit devant cette apparition divine » et de remercier Dieu d'avoir vécu assez longtemps pour voir ce grand tournant de la pensée (2).

C'est l'intuition de la durée, écrit Bergson dans une lettre à Höffding (3), qui était le point de départ de sa théorie. La science n'est pas capable d'étudier la durée qualifica-

(1) William JAMES : *Principles of Psychology*, Macmillan and Co, London, 1908.

(2) Extraits de la correspondance de James, chez Payot, Paris, 1924.

(3) Lettre publiée à la fin du livre de Höffding : *Bergson*, Alcan, 1917.

tive; elle lui substitue une grandeur spatiale — ce qui nie le mouvement. La vie mentale étant qualité pure et mouvement continu, il est intéressant de voir comment la science — ne pouvant pas penser dynamiquement le mouvement et vitalement le vivant — a substitué l'espace au premier et le concept abstrait au second.

La mathématique exprime le mouvement par la longueur de l'espace parcouru. L'espace étant une valeur extensive, la science le mesure, découpe en unités et le compare aux autres espaces : manœuvres applicables seulement à l'espace, mais non pas au mouvement. La physique qui ne tolérerait pas qu'on évalue le poids en calories, permet cependant qu'on mesure le mouvement par des unités de longueur ! Depuis Zenon d'Elée les mathématiciens savent décomposer le mouvement en divisant la trajectoire indéfiniment, jusqu'à la fixer à un point. Inversement, la juxtaposition des points leur donne le mouvement..... au figuré naturellement, car le point qu'ils ont fixé est un point de la trajectoire qui n'a rien de commun avec le mouvement proprement dit. Le mobile, lui, traverse les points, mais ne s'y arrête pas. S'il s'y arrêta, il ne serait alors plus mouvement. La notion du mouvement est tellement perdue dans les équations mathématiques que la direction, facteur si important, n'y a plus de valeur. C'est ainsi que les mathématiciens figurent le trajet par un segment qu'ils appellent AB ou BA, sans le moindre préjudice pour l'équation. Car un point qui se déplace par rapport à des axes, peut être représenté comme déplacement des axes dans le sens inverse. Peu leur importe qui doit se déplacer, puisque en fait dans la « réalité » mathématique rien ne se déplace.

Notre activité mentale est un mouvement. Ça n'est pas un état qui est et qui se maintient, mais un état qui se fait et qui change. Et c'est à ce mouvement que la psychologie a substitué des symboles et unités statiques, pour pouvoir comparer, analyser et reconstituer des états

psychiques. L'étude de l'activité mentale non *in vivo* mais sur des concepts : voilà l'ennemi de la psychologie. Voyons maintenant, à titre d'exemple, comment la psychanalyse en est l'ennemi n° 1.

L'inconscient du névrosé est une boîte de complexes révoltés, où la sarabande est menée par le complexe sexuel, particulièrement déchaîné. Il s'agit de l'amener à la sagesse. On y entre par les rêves. On identifie le complexe coupable en consultant un tableau alphabétique, où à chaque symbole onirique correspond un complexe tout fait. Le plus souvent c'est un complexe libidineux qui, tel une âme, erre à la recherche d'un corps qui le réalise, et qui finit par se fixer sur le psychanalyste lui-même. La névrose devient de la sorte une maladie du transfert, déjà moins pénible. On la liquide par l'administration d'une dose convenable de psychothérapie morale, et tout rentre dans l'ordre.

On voit en quelle contradiction avec les prémisses intuitives est cette toilette de l'inconscient. La psychanalyse reconstitue une entité à partir des éléments qui sont tout au plus des « expressions partielles », mais non pas des « parties composantes » ; et même si c'étaient des parties composantes leur synthèse ne se ferait probablement pas suivant le mécanisme qui nous est dicté par notre raisonnement. Les psychologues cherchent à reconstituer la pensée avec des concepts. Mais l'activité cérébrale est un mouvement indivisible, et les idées, qui surgissent dans notre esprit, sont des points fixes sur le trajet de notre pensée en mouvement. Or, avec des idées alignées on ne peut pas davantage recomposer une pensée, qu'avec des points juxtaposés, un mouvement. Un corps en mouvement peut être : mobile, immobile, ou même se mouvant dans le sens opposé — si on le perçoit du dehors, à la manière du physicien ; comme le font les psychologues qui, étudiant l'objet du dehors, arrivent à des conclusions contradictoires, suivant le point de vue qu'a occupé chacun

d'eux. « Mais ce qui est proprement elle (la personne), dit Bergson, ce qui constitue son essence ne saurait s'apercevoir du dehors, étant intérieur par définition » (1); et ailleurs (2) : « Quand je parle d'un mouvement absolu, c'est que j'attribue au mobile un intérieur et comme des états d'âme, c'est aussi que je sympathise avec les états et que je m'insère en eux par un effort d'imagination ».

L'acte intuitif est donc un effort de l'esprit pour entrer par la sympathie à l'intérieur de l'objet; pour coïncider avec lui; pour le saisir du dedans, directement et sans intermédiaire des concepts; pour le toucher du doigt et non pas du doigtier. La communication sympathique nous confond avec le sujet, avec lequel nous ne faisons plus qu'un. Et là, nous en avons une connaissance véritable, identique à celle que nous avons de nous-mêmes; or, on se connaît sans symboles et sans analyse; on se connaît d'une façon « immédiate », par le simple regard en soi.

Pour avoir cette intuition, il faut que l'esprit neutralise les tendances déformatrices de la routine conceptuelle. Il faut qu'il réalise ce que Husserl, l'intuitionniste allemand, appelle « la réduction phénoménologique » (3). Ainsi rendu capable de penser directement les choses, l'esprit, après un accord sympathique, obtient dans le recueillement la vision révélatrice.

Si le système intuitif était du solipsisme, comme l'ont voulu les défenseurs de la philosophie des *Idées-forces*, la procédure s'en arrêterait là. Comme elle tend cependant à être une connaissance susceptible d'être contrôlée et de progresser, la mise en discours est indispensable. Donc, après avoir fait l'impossible pour se débarrasser du dis-

(1) *Introduction à la Métaphysique*, article publié dans la « Revue de Métaphysique et de la Morale » de janvier 1903.

(2) Même article.

(3) HUSSERL : *Ideen zur einer reinen Phänomenologie une phänomenologischen Philosophie*, Halle, 1913.

cours, on est forcé d'y revenir, non sans que cette dissertation ne soit le point névralgique du système bergsonien. Car le convertissement discursif de la démarche intuitive sera toujours un substitut infidèle de l'inspiration artistique obtenue dans la méditation, et que la misère du langage ne saura qu'approximativement traduire en mots.

Allons-nous conclure avec Fouillée (1), que l'intuition n'est en somme qu'une description de faits de conscience ? Non ! Description il y a — mais de faits donnés à l'intuition, sans l'intervention du volontarisme intellectuel, laquelle intuition est apte à se mouvoir dans le dynamisme de l'inconscient; cette aptitude découle de la substantialité intrinsèque du changement, prouvée par Bergson dans ses conférences d'Oxford (2).

On sait que Bergson préconise en ce qui concerne le passage au discours, l'emploi de métaphores et de symboles différents, pour qu'aucun d'eux ne vienne usurper la place de l'intuition, et pour que leur ensemble place l'esprit dans l'attitude propre à la rendre vécue.

La mise en discours de la façon que conçoit Bergson, et dont lui-même a donné l'exemple, risque chez les autres, non tant de tomber dans un volontarisme déformant, que de ne pas atteindre le niveau de l'art descriptif exigé par la circonstance. La psychologie intuitive en souffrirait, car elle serait de la sorte privée du concours des psychologues sans poésie; perte d'autant plus regrettable, que la poésie entre en jeu précisément là où finit l'acte intuitif.

Voilà qui nous semble diminuer l'importance de l'intuition en tant que méthode scientifique.

(1) A. FOUILLÉ : *La pensée et les nouvelles écoles anti-intellectualistes*, Alcan, 1911.

(2) Conférences sur *La perception du changement*, faites à l'Université d'Oxford en 1911, éditées par les « Delegates of the Clarendon Press ».

CHAPITRE III

La Sympathie dans la Psychanalyse

L'intuition est une connaissance par sympathie. La sympathie est donc ici perception d'abord, et affection ensuite. Dans la psychanalyse, par contre, la sympathie, qui se développe entre le médecin et le malade, est surtout affection. Peut-elle devenir secondairement connaissance ? Ensuite : la psychologie de Freud, issue de séances psychanalytiques chargées de sympathie, a-t-elle un caractère intuitif ? C'est ce que nous verrons dans ce chapitre.

Dans la cure psychanalytique, à la suite de nombreux tête-à-tête, pendant lesquels on évoque des souvenirs et des sentiments des plus cachés, une amitié s'établit entre le médecin et le malade. Au bout d'un certain nombre de séances, le médecin gagne la confiance totale de ce dernier. Celui-ci, après avoir considéré le psychanalyste, au début, comme quelqu'un qui le comprend et qui s'intéresse sincèrement à ses maux, finit par se livrer de plus en plus à lui. Il l'associe à ses pensées intimes, lui témoigne une affection profonde et son aspiration à une amitié indélébile. C'est soutenu par l'idée d'avoir été compris par le médecin et d'avoir en lui un ami dévoué, qu'il consent à révéler au psychanalyste des sentiments extrêmement profonds, tellement, que l'on n'ose pas toujours se les avouer à soi-même.

Ce déplacement d'affection, qui semble n'aller que du malade au médecin, est en réalité un courant dans les deux directions. Le médecin, lui aussi, est attaché à son client par une sorte d'affectuosité paternelle, d'une douceur parti-

culière. La sympathie, qui va du médecin au malade, est une manifestation naturelle chez chaque praticien, et en particulier chez un psychanalyste, appelé à entrer dans les recoins les plus secrets de l'homme. D'ailleurs, il n'en peut pas être autrement, car le psychosé, très circonspect, redoutant qu'on se moque de lui, hésiterait à introduire dans les coulisses de sa vie une personne, qui ne lui aurait pas manifesté une certaine aménité. Notons toutefois, que le dégagement d'émotion dans la direction malade-médecin est plus grand que dans la direction opposée, et cela parce que les névropathes ont toujours une sensibilité hypertrophiée aux choses et personnes avec lesquelles ils sont en contact; tandis que le médecin, lui, rationalise et dose le sentiment affectueux qu'il éprouve pour le malade. Néanmoins, les séances psychanalytiques, de par les conditions dans lesquelles elles se déroulent, créent une atmosphère chargée d'un sentiment dont la sympathie n'est certainement que l'homologue inférieur.

Si l'affection que le malade a pour le psychiatre est décrite comme ayant un caractère libidineux, cela ne fait que confirmer davantage encore notre thèse; car qui dit amour a sûrement dit sympathie auparavant.

Ainsi nous retrouvons dans la psychanalyse la sympathie dans sa forme de réciprocité; telle qu'elle a été décrite déjà au XVIII^e siècle par Adam Smith et par la Marquise de Condorcet.

Cette sympathie, pour qu'elle ait une signification bergsonienne, doit avoir une composante « connaissance »; nous voulons dire, une connaissance qu'aurait le psychiatre-psychologue de la vie mentale du malade. (Nous parlons de l'intuition comme mouvement centrifuge chez le médecin; la seule à envisager dans la psychanalyse). Pour trouver cette composante, voyons de plus près, quel peut être le mécanisme de la guérison par la psychanalyse.

Dans sa forme primitive, la psychanalyse devait être la « méthode cathartique » de Breuer perfectionnée (ou plu-

tôt sexualisée). Elle consistait dans l'élimination de l'énergie affective restée après un événement impressionnant. L'élimination s'effectuait sous forme d'émotion produite par le récit que faisait le malade dudit événement. Cette liquidation morale de laquelle est parti Freud se trouve ultérieurement modifiée dans ce sens, que le récit n'étant pas l'émonctoire de la mauvaise énergie, c'est l'affection projetée sur le médecin qui crée la dérivation salutaire.

Si l'on admet cette explication, le transfert devient le temps essentiel de la psychanalyse, en même temps que la théorie des complexes (que l'on met en évidence et dont le conflit est liquidé lorsque le malade est renseigné sur leur rôle pathogène) — parfaitement inutile. Si, par contre, l'on admet l'hypothèse de complexes rebelles, le transfert devient superflu, et la psychanalyse nous apparaît alors comme une variante de la moralisation de Dubois (de Berne), dans laquelle on faisait comprendre au malade la psychogenèse. Il est une troisième hypothèse dans laquelle la psychanalyse guérirait par la suggestion. Une suggestion plus en profondeur, bien entendu, que celle de Liébault et de Bernheim car, d'abord, elle émane d'une personne que le malade aime (report affectif) ; ensuite, elle est associée à l'éclaircissement apporté au sujet sur la cause de sa maladie.

On voit que dans deux éventualités la mise en évidence de la psychogenèse forme le centre de gravité du travail psychanalytique. Peu nous importe ici, si c'est l'élimination de l'énergie affective traumatisante qui est le facteur de la guérison, ou si c'est la compréhension par le malade de la psychogenèse de ses symptômes, qui en est le facteur. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir si le psychanalyste lui-même saisit cette psychogenèse. A cette question nous répondons affirmativement ; et cela parce que la sympathie, présente dans les séances psychanalytiques, ouvre plus que tout autre moyen les portes de l'inconscient. Le psychiatre est ainsi admis au « dedans » du sujet, dans sa

plus stricte intimité, pour puiser à la source même les renseignements cherchés.

La psychanalyse engendre des conditions dans lesquelles le psychanalyste-psychologue a l'occasion d'avoir une vision particulièrement scrutatrice du mouvement psychique. Vision directe, parce que intérieure des choses intérieures. Connaissance vraie, parce qu'immédiate, vécue et antérieure aux concepts.

Il va de soi, que tout cela ne peut pas se rapporter aux psychosés du genre schizophrénie avec *autisme*, c'est-à-dire qui ont coupé leur communication avec le monde extérieur pour vivre en « économie fermée ».

Autre point à préciser. La psychanalyse ne s'occupe que de névrosés et psychosés. Puisque nous avons tout à l'heure réfuté, avec Blondel, le normalo-centrisme de la conscience morbide, avons-nous le droit de parler d'une psychologie qui serait obtenue, à vrai dire, par un redressement du psychisme malade ? Contre cette objection nous nous défendons par deux réponses : 1° Il n'est pas dans l'intention de notre travail de démontrer autre chose que le simple principe d'un savoir par sympathie ; 2° Pour établir un courant de sympathie, il suffit de réaliser une amitié analogue à celle de la cure psychanalytique. Car il n'est pas nécessaire d'être atteint de névrose pour témoigner une sympathie à un médecin ou à un psychologue.

La psychanalyse, dira-t-on, nous aura servi pour une connaissance intuitive, simplement comme productrice de sympathie. Oui. N'est-ce pas l'essentiel ?

A en juger par la richesse d'idées contenues dans les ouvrages de Freud, on est en droit de croire qu'il a été, lui, inspiré par un jaillissement fécond que seule une intuition est à même de donner. Freud a certainement eu l'intuition du mouvement psychique. Mais, sa psychologie, écrite à la suite de multiples promenades dans l'inconscient, nous donne-t-elle une description fidèle de ce qui se passe au delà de la « censure » ? Il semble que non. Et cela parce

que le philosophe viennois, qui a su se servir de la sympathie pour pénétrer dans l'inconscient, a eu le tort d'y entrer étiquettes en main, pour y rechercher des courants psychiques préformés, auxquels ces étiquettes apportées du dehors et valables seulement pour l'« usage externe », auraient pu être apposées. Freud est entré dans l'inconscient en intuitionniste, mais il en est ressorti psychanalyste.

Pour que le savoir obtenu par la sympathie soit une vraie Métapsychologie, il faut qu'il soit conçu entièrement dans l'esprit du système bergsonien (1).

FIN

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes condisciples, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine.

Je donnerai mes soins à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime.

Reconnaissant envers mes Maîtres, je tiendrai leurs enfants et ceux de mes confrères pour des frères, et s'ils devaient apprendre la médecine ou recourir à mes soins, je les instruirais et les soignerais sans salaire ni engagement.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes. Si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire.

Vu :

Le Doyen,

PIERRE MAURIAC

Vu, bon à imprimer :

Le Président,

CH. PERRENS.

Vu et permis d'imprimer :

Bordeaux, le 22 Février 1938.

Le Recteur de l'Académie.

A. TERRACHER.

1) Pour ce qui est des conclusions, se rapporter à la page 29, passage en italique.

Bordeaux. — Imprimerie E. DROUILLARD. place de la Victoire, 3.
